

Solo et monologue HA ha!... Le groupe

André-G. Bourassa

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

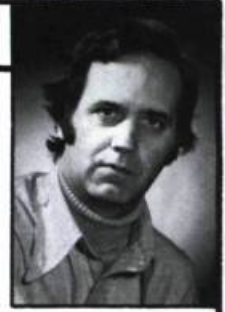
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourassa, A.-G. (1982). Compte rendu de [Solo et monologue HA ha!... Le groupe]. *Lettres québécoises*, (28), 52–54.



Solo et monologue

HA ha !...

Le groupe

1 = solo et monologue

Il est regrettable qu'un spectacle en solo comme *L'Homme rouge* de Gilles Maheu (qui, incidemment, a repris l'affiche du 12 au 24 octobre 1982) et d'autres spectacles du genre ne fassent l'objet d'édition. *Le Jet de pierre, suite plastique en XII mouvements* (et en 12 pages), *L'Homme et son désir, scénario de ballet* de même que *La Femme et son ombre, scénario pour un mimodrame* (en deux pages chacun) ne déparent en rien l'inventaire de Gallimard et cela demeurerait un enrichissement du répertoire littéraire même si l'auteur ne s'appelait pas Paul Claudel.¹ *L'Homme rouge* est très bien construit et on demeure étonné, par exemple, sachant qu'il s'agit d'un mimodrame créé par Maheu après la mort de son père, de voir l'importance qu'il accorde à la chanson-thème *Le Petit Voilier*. Écrite par le fils de l'homme de spectacle Conrad Gauthier et constituée des paroles d'un fils qui se définit par rapport à son père², cette petite chanson inscrit le spectacle dans un réseau de signes multiples où la mort du père et l'univers du spectacle québécois sont doublement et profondément liés. *L'Homme rouge* est ainsi tout en strates, en « épaisseur de signes » où musiques, objets, monologues et danse donnent au mime une densité exceptionnelle.

Tit-Cul Lavoie de Bertrand B. Leblanc³, par ailleurs, est un monologue dont je ne vois pas beaucoup les

qualités dramatiques. « Tit-Cul Lavoie ne nous parle pas. Il se parle. » écrit le préfacier-éditeur. Qu'est-ce à dire ? La diva de Jean-Claude Germain aussi se parle de même que les belles-sœurs de Michel Tremblay qui monologuent tour à tour. Mais ce que nous pouvons nous sentir interpellés par ces soliloques ! Même le silence de *Musique en dinant* donné dernièrement à La Grande Réplique nous interpelle. Mais les longues séquences verbeuses de *Tit-Cul Lavoie* me paraissent à moi tomber comme des pavés. Il doit falloir une mise en scène et un jeu d'une imagination furibonde, comme dans le *Médée* de Marthe Mercure, pour rendre vie à pareil récitatif. Une indication scénique comme « pendant ce bref monologue » (p. 26) pour désigner un paragraphe plus court que les autres dans un monologue de 68 pages a un curieux effet sur le lecteur. Quant au rapprochement « Sophocole a rejoint Molière, ou l'inverse » suggéré sur la couverture, le moins qu'on puisse en dire c'est qu'il n'est pas subtil.

2 = HA ha !...

Avec la dernière pièce de Réjean Ducharme⁴, on est dès les premières répliques situé sur le registre le plus élevé du théâtre. Lui et son préfacier, Jean-Pierre Ronfard, écrivent dans une langue qui pourrait servir de modèle à tous ceux qui s'interrogent sur la façon de transcrire le parler québécois de la scène. Voyez :

Bedit Discours du drône enfermé dans les toilettes (Il rature toilettes) *dans les cabinets* (Il rature cabinets) *dans les W.C.* (Il est tanné de raturer, il se choque) *dans les bécosses ! Shit ! Fumier ! Quelle langue ai-je ? Viarge, bâtard, même pas capable parler couramment à mes enfants ! Ah Sass sass. Pu pu.* (Il se remet à écrire ; Bernard ressort des toilettes.) *Ah faut que je me dépêche je touche au but !*

BERNARD, plus il boira plus il sera sûr de lui : *Qu'est-ce que t'écris là, baveux ? Ton rôle ? Le rôle du baveux ?*

ROGER : *C'est ça, j'écris ma vie d'avance : je la choisis avant que tous les autres ne le fassent pour moi, ou que ça se décide tout seul, comme on dit. Je veux tirer moi-même mes propres ficelles. (p. 81)*

Tout y est. Le jeu de mots (bécosses/drône/trône). La débauche verbale. Le théâtre dans le théâtre et la comédie humaine. L'inquiétude devant l'aliénation linguistique et l'aliénation tout court. De même que, dans *Les Bons débarras*, la petite fille de Val des vals rejoint celle de *L'avalée des avalés*, les deux couples de *HA ha !...* ressemblent à ces mêmes enfants qui auraient à peine grandi transformant tout en jeu d'attrape. Et la pièce se termine avec le début des *Bons débarras*, soit avec phares rouges et sirènes dont on ne sait pour un moment et dont à vrai dire on ne saura jamais vraiment s'ils

sont là pour le comique ou pour le tragique.

Je ne voudrais pas, comme Ronfard, distribuer trop facilement du « Claudel, Vauthier, Ionesco, Gauthier » (p. 10-11) ni du « Shakespeare, Corneille, Pirandello, Brecht et compagnie » (p. 7). Avec le Molière et le Sophocle de tantôt, ça fait vraiment trop de grand monde en même temps même si j'ai adoré en voir plusieurs ensemble dans *Le Roi boiteux*. Je suis plutôt frappé par cet art, chez Ducharme, de transformer des jeux insignifiants à première vue en jeux interdits. Tantôt enfants au pouvoir, tantôt parents terribles, les personnages de Ducharme nous font rire, mais rire jaune.

3 = *Le Groupe*

Je n'ai pas vu jouer *Petitpetant et le monde* de Michel Garneau⁵, ni sous cette forme ni sous la forme de *Dix-sept* et de *Seize* qui l'ont précédée. Je me méfie de ma réaction devant un texte aussi gratuit, sachant à quel point les textes lyriques de Garneau trouvent souvent une allure superbe sur la scène. Mais la lecture est éprouvante et, à première vue, je ne suis guère porté à y voir plus qu'un simple exercice. Peut-être que cette fable sur le fidèle ami de l'homme se rapprochant des humains et les trouvant aussi angoissés que lui peut prendre, avec la mise en scène, un poids qui n'est pas évident à la lecture.

Le texte qui suit, intitulé *Le Groupe*, lui a été arraché par un groupe de comédiens endiablés, Les Productions Germaine Larose, pour une production d'avril 1981. On a dit que le texte avait été écrit à un moment où on était encore assez près des premières communes, des « petits dogmes insidieux contemporains qui sont aussi épeurants que les anciens » selon une formule de la page couverture.

Dans *Le Groupe*, c'est la génération récente des « t'sais j'veux dire », du « j'va p'tête aller en science sociale » (p. 77), de l'arrivée du « hard core » au cinéma (p. 71), des premiers Pink-Floyd, du naturisme miracle à camomille, des Moody Blues, du joint collectif, des régimes macro-



biotiques... « J'va faire un show-événement - happening - exposition - rencontre - animation - participation - conceptuel - anti - esthétique - politique à galerie Machine » s'écrie un des membres du groupe (p. 91). C'est tout dire.

*Le monde aura jamais vu une affaire de même
Y vont avoir peur y vont freaker
ben raide
on va remplir la galerie de déchets !
Pis moé pis Arthur on va être enfoncés jusqu'au cou
dans les déchets pendant une semaine face à face. (p. 92)*

Il faut lire la tirade de Jean-Pierre sur le dépotoir (p. 99) et celle de Jean-Luc qui rêve de faire l'amour avec le Petit Prince de Saint-Exupéry pour voir jusqu'où peut aller la satire de Garneau. Les « freaks », les partisans de « l'expression plus importante que l'art » en ont pour leur rhume. On voit bien à qui s'en prend Garneau, lui qui a si souvent écrit pour des étudiants d'écoles d'art dramatique (École nationale, Collège Lionel-Groulx) quand il fait dire à Jean-Pierre :

*l'art la technique le talent
c'est des mystifications bourgeoises
Le travail le travail de l'artiste
c't'un mythe bourgeois
les artistes qui travaillent
c'est des capitalistes des fascistes.
(p. 105)*



Michel Garneau
Petitpetant et le monde
suivi de
Le groupe théâtre



vlb éditeur

Garneau prend résolument la cause des étudiants d'art contre les « faiseurs » et il attaque tout aussi résolument ceux-là qui ne peuvent tellement pas se passer de mythes et de dogmes qu'ils finissent par être en tous points semblables à ceux qu'ils dénoncent : « c't'un révolutionnaire y vole jusse l'establishment » (p. 118).

Pour être franc, les « gags » sont parfois un peu gros. La scène 10 est plus proche de « tout va très bien

madame la marquise » à la manière des sketches de Jovette Bernier que de ce qu'on attend d'une pièce de théâtre. Et la fin qui se veut positive par rapport aux Perspectives-Jeunesse et autres projets du genre est nettement dépassée en ces temps de crise et de récession. Mais qu'est-ce qui empêche que sur scène les étudiants d'aujourd'hui se moquent un peu de ceux d'hier ? Hier vaut encore la peine qu'on en parle. Surtout sur ce ton d'humour qui est encore la plus belle des distances et nous donne le meilleur de Garneau. □

1. Paul Claudel, *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 1959. « Pléiade ».
2. Cf. Paul-Marcel Gauthier, in *Les Veillées du bon vieux temps*, vol. 4, disque London, LP 48011 (Dominion).
3. Bertrand B. Leblanc, *Tit-Cul Lavoie*, Montréal, Leméac, 1982, 88 p. « Théâtre/Leméac », no 98.

À propos de monologues, rappelons qu'on en trouve dans les publications de certains de nos professeurs de diction d'autrefois, notamment :

- *Morceaux à dire choisis par Idola Saint-Jean*, Montréal, Granger, 1927. L'édition fait place parmi les Français à des Québécois comme Louis Fréchette, Charles Gill, Émile Nelligan, Jacques Normand (pseud. de Joseph Dumais), l'abbé Casgrain, Gonzalve Desaulniers.
- Du May d'Amour (pseud. de Joseph Dumais), *Ma boutique, comptoir aux coupons; Rimettes, chansons et monologues*, Québec, La Fierté française, c. 1932. Un texte signé du pseudonyme Jacques Normand (p. 60).
- 4. Réjean Ducharme, *HA ha !...*, Ville Saint-Laurent, Éd. Lacombe/ Paris, Gallimard, 1982, 108 p.
- 5. Michel Garneau, *Petitpetant et le monde suivi de Le Groupe*, Montréal, VLB Éd., 1982, 143 p. N.B. L'édition ne respecte pas toujours le vers tel qu'on le trouve dans la partition utilisée par les comédiens en 1981, notamment la scène 5.



Mon homme

de Suzanne Aubry,
Elizabeth Bourget et Maryse Pelletier

au Théâtre d'Aujourd'hui

Cette comédie à sketches commandée à trois auteures nous permet de constater les limites et les avantages de ces « commandes » qui sont de plus en plus populaires au Québec. Pour peu que les scribes aient du talent — ce n'est pas ce qui manque — et un peu d'imagination, le texte sera intéressant et le public lui fera bon accueil. — Surtout en cette période d'inventaire et de « remake ». *Mon homme*, à l'affiche du Théâtre d'Aujourd'hui, répond à tous les critères d'un bon spectacle, mais l'ensemble relève plus du portrait des relations amoureuses que des sentiments profondément vécus. D'ailleurs dans chaque sketch, il y a cette nostalgie du « cela aurait pu être différent si » qui nous permet de glisser sur tous les événements sans vraiment en être marqués.

L'ensemble de ces hommes que ces trois femmes nous présentent, tiennent plus des stéréotypes que la société a produits que des mâles-macho qui s'imposent sans concession. Si le même gars peut emprunter différents « looks » et rencontrer la même femme, c'est aussi que celle-ci recherche aussi les modes et les « comme les autres » que lui impose le système. (En fait, je me demande si

Mon homme n'aurait pas pu s'appeler *Mes femmes*.) Car les trois images féminines, la professeure de français amatrice de bars pour oublier sa condition, la naïve tombeuse d'hommes mariés et à marier, la jeune romantique d'allure émancipée et agressive, ne sont que des clichés de la femelle publicisée par les médias. En somme d'un côté ou de l'autre, on finit par penser que tout le monde est beau et gentil quand il s'agit de relations amoureuses et que personne n'a le monopole du ridicule et de l'idiotie.

L'intérêt d'un tel panorama vient davantage de la performance des comédiens : Nicole Leblanc toujours sensible dans ces victimes naïves. Louise Laparé continuellement perdue dans sa propre recherche. Lucie Routhier persévérante dans ses lucides erreurs. Quant aux deux hommes, une telle variété de personnages leur permet de déployer toute leur versatilité. Jean-Denis Leduc et surtout Jacques L'Heureux nous surprennent par leurs compositions très soignées. Mais sans l'expérience et l'à-propos d'un Gilbert Lepage à la mise en scène, le spectacle n'aurait jamais atteint cette qualité qui nous séduit.